



**Sana
Krasikov**



**LES
PATRIOTES**

PRIX DU PREMIER ROMAN ÉTRANGER 2019

« Haletant et magistral. » *Le Figaro*



SANA KRASIKOV

LES PATRIOTES

1934.

Florence Fein n'a que 24 ans lorsqu'elle quitte Brooklyn et la Grande Dépression qui ravage les États-Unis pour un avenir meilleur dans une ville industrielle de l'Oural, dans la toute jeune URSS. Mais très vite, la dure réalité du régime stalinien met fin à ses rêves de socialisme, d'indépendance et de liberté. Comme de nombreux Juifs soviétiques, son fils Julian, une fois adulte, fait le chemin inverse et émigre aux États-Unis. Des années plus tard, en apprenant l'ouverture des archives du KGB, il revient en Russie et découvre les zones d'ombre de la vie de sa mère.

Entre roman d'espionnage, fresque familiale et histoire d'amour, ce premier roman magistral nous plonge au cœur de l'affrontement Est-Ouest, à travers le destin d'une famille juive sur trois générations.

« Un portrait convaincant du Moscou d'hier et d'aujourd'hui. »
The Guardian

Née en Ukraine en 1979, **Sana Krasikov** a grandi dans l'ancienne république soviétique de Géorgie avant d'émigrer aux États-Unis avec sa famille. Elle a consacré neuf années à l'écriture des *Patriotes*, premier roman qui lui a valu d'être distinguée par la revue britannique *Granta* comme l'un des vingt meilleurs jeunes écrivains américains de cette décennie.

Traduit de l'anglais par Sarah Gurcel

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-294-2



9 782385 292942

10,50 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

Titre original : *The Patriots*

Cette traduction est publiée en accord avec Spiegel & Grau,
une division de Penguin Random House LLC, New York

© Sana Krasikov, 2017

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2019

Traduit de l'américain par Sarah Gurcel

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-294-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sana Krasikov

LES PATRIOTES

Roman

*Traduit de l'américain
par Sarah Gurcel*

Albin Michel

Pour T. Friedman

PROLOGUE



Un dimanche d'août, un jeune garçon et un homme qui n'avait qu'un bras se présentèrent sur le quai de la gare de Saratov. Le train qu'ils attendaient devait arriver à dix-huit heures. C'était le début de soirée, l'air commençait à fraîchir. La lumière vira bientôt, s'intensifiant et changeant en or la poussière soulevée par les pas des voyageurs pressés. L'homme ouvrait la voie dans la foule grouillante. Il tira de sa poche une cigarette roulée, la coinça entre ses dents, puis, de son unique main, se débrouilla pour sortir une allumette et la frotter contre la chair de son pouce avant de se pencher sur la flamme. Tout en tirant une bouffée, il jeta un œil derrière lui pour vérifier que la cohue n'avait pas avalé l'enfant.

Tout l'été, les gares avaient été prises d'assaut comme jamais depuis la guerre. Pour limiter la puanteur des toilettes publiques, les équipes sanitaires versaient de la poudre javellisante dans les latrines. L'homme interdit au garçon de s'y rendre seul : il y

avait là des tas d'*urki* prêts à vous trancher la gorge pour voler l'argent caché dans vos sous-vêtements. Une vague de criminalité avait submergé les villes russes deux ans plus tôt, car on avait commencé par relâcher les pickpockets, prostituées, assassins, voleurs et onanistes. C'était seulement maintenant, soit trois ans après que le tyran avait cassé sa pipe, qu'on laissait partir les autres : condamnés en vertu de l'article 58, contre-révolutionnaires et ennemis du peuple – des prisonniers en nombre trop absurde, trop énorme, pour que les chefs, avec leur irrépressible peur du chaos, les libèrent tous en même temps.

Ils venaient de Vorkouta, de Petchora et d'Inta. De la Kolyma, de Kengir et de Perm. Ils arrivèrent cet été-là, se laissant emporter vers le sud par les trains comme des grumes par un fleuve en crue. Des forêts entières de gens coupés, liés, empilés, puis jetés dans les flots et charriés par le courant. L'abattage de tout un hiver, convoyé avec une effrayante rapidité.

Après l'avertissement tonitruant de la locomotive, le cliquetis d'un aiguillage déclencha un chœur de bouilloires. Quand retentit le second sifflement, le garçon regretta de l'avoir entendu, puis se reprocha sa lâcheté. Toute la semaine il avait vainement tenté de retrouver une image d'elle dans sa tête. À présent qu'il se préparait à reconnaître sa mère parmi les étrangers que déversait prestement le wagon, il se sentait submergé de désespoir. « Voiture sept », dit l'homme en le laissant passer devant.

Avec cette frange qui lui tombait devant les yeux, il ne faisait pas ses treize ans. À défaut d'être neufs, ses vêtements étaient repassés et amidonnés.

Une femme descendit du train, la bouche pétrifiée en un sourire implorant. Elle portait une veste molletonnée vert olive, comme celle du paysan qui livrait

des pommes de terre à l'orphelinat. Un épais chandail pendait sur sa robe à l'ourlet grossier. Elle posa sur le quai une valise en carton aux coins métalliques, si petite qu'il était difficile de l'imaginer contenir autre chose que quelques documents. Quand il vit la voyageuse s'illuminer en le reconnaissant, le garçon réprima un haut-le-cœur.

Elle avait vieilli, bien sûr. Son visage était pâle et bouffi, et une raie de côté séparait ses cheveux courts en deux mèches grises : une drôle de coupe, qui altérerait ses traits jadis ciselés. Seuls ses yeux, des yeux bleus aux paupières tombantes qui avaient toujours constitué la grande attraction de son visage, étaient familiers – d'une familiarité troublante.

L'homme poussa le garçon vers l'avant.

La femme s'accroupit et prit le visage de Julian entre ses mains. « Laisse-moi te regarder, mon chéri, mon doux petit. » Il ne comprit le sens des mots qu'au dernier moment. Elle s'était exprimée en anglais, une langue qu'il n'avait ni entendue ni parlée depuis bientôt sept ans. Comme pour le taquiner, elle lui lança : « Tu ne me reconnais donc pas ?

— Bien sûr que si, maman ! répondit-il en russe.

— C'est normal. Je suis devenue une vieille sorcière, hein ? »

Il ne savait trop comment réagir. D'une voix qui sonnait faux, il dit : « Laisse-moi porter ton sac, maman. »

Le train repartait, laissant de petits bouts de ciel surgir furtivement entre les wagons. Qu'étaient donc devenus les cheveux de sa mère ? Les longues boucles épaisses dans lesquelles il enfouissait jadis son petit visage, ces boucles qu'il avait longtemps vues dans son sommeil, la seule chose qu'il avait pu sauver d'elle – leur perte lui semblait une trahison. Il prit la

valise tandis qu'elle s'approchait de Mark Pavlovitch, le directeur de l'orphelinat, et serrait son unique main dans les siennes. Voilà qu'elle le remerciait, en russe maintenant, de ce qu'il avait fait pour son fils toutes ces années durant. Julian fut soudain sidéré : la voix de sa mère, étonnamment sonore et claire, était affligée d'un fort accent américain.

Comment se faisait-il qu'il n'en ait eu aucun souvenir ?

« Il nous manquera, dit le directeur. Ioulik a été d'une grande aide. » Mark Pavlovitch jeta un bref coup d'œil au train qui s'éloignait. « Vous verrez par vous-même quel bon garçon c'est. Un travailleur hors pair.

— Je n'en doute pas », répondit-elle en posant sa main sur l'épaule de Julian, qui sentit son corps se raidir. Il allait devoir quitter l'école à présent, renoncer aux jeux derrière l'étable, dire au revoir à ses amis, à toute sa vie. À l'idée de partir avec cette femme, il avait envie de fondre en larmes, des larmes de colère. Mais le directeur semblait lire dans ses pensées : « J'espère que ça ne vous ennuie pas qu'on le garde encore un peu... » C'était moins une question qu'une promesse de s'occuper de lui jusqu'à ce que sa situation soit stabilisée. Les choses avaient été réglées d'avance. Il en allait de même pour tous les enfants de prisonniers.

Les yeux de sa mère s'emplirent d'une gratitude amère, mais elle se tourna tout de même vers Julian pour vérifier qu'il approuvait. Il sentit son cœur se serrer de honte. Elle n'avait pas les moyens de l'emmener avec elle, c'était évident. Mark Pavlovitch demanda si elle voulait rester jusqu'au lendemain, mais elle répondit qu'elle attraperait la correspondance du soir pour Moscou. Là-bas, elle reprendrait

sa vie en main – elle obtiendrait son certificat de réhabilitation, chercherait du travail, trouverait une chambre où ils pourraient vivre, son fils et elle. « Tout devrait être en ordre d’ici décembre, dit-elle avec un rire laborieux et légèrement bronchitique. Comme ça, on pourra fêter le Nouvel An ensemble. Ce sera quelque chose, hein ? »

Pendant des années, Julian avait répété ce qu’il lui dirait quand ils se retrouveraient (*Assieds-toi, maman, repose-toi, je vais m’occuper de toi*). Et voilà qu’il se sentait comme un appelé venant d’échapper à la conscription.

« Que sont quelques mois de plus, après tout ce temps ? » C’est avec ces mots que sa mère – fantôme de son imagination épuisée – entra de nouveau dans sa vie.

LIVRE I

Bonds qualitatifs



Briser le cœur de sa famille était le prix à payer pour sauver le sien. Florence avait adopté ce credo, s'accrochant à lui comme à une bouée pendant les six cruelles semaines qui venaient de s'écouler – de sorte qu'elle fut bien étonnée, sur le pont supérieur du *Bremen*, de sentir sa foi vaciller. Une main en visière au-dessus de ses yeux, elle observait la foule sur le quai. Le soleil de mai accostait dans le port, recouvrant tout d'un vernis aveuglant. L'air sentait le charbon et le poisson pourri. Des vaguelettes vertes couraient de la coque à la jetée, où ses parents et son petit frère se serraient au milieu d'étrangers. Elle aurait voulu leur crier quelque chose, mais elle savait que sa voix serait étouffée par les cris des mouettes et le prodigieux basson du navire qui sonnait par intermittence.

Ce n'est qu'après avoir acheté son billet que Florence avait annoncé son départ à ses parents, prête alors à braver l'éruption du volcan familial.

« Cleveland, ça n'était pas assez ! » Les cris de son père faisaient trembler les murs de leur appartement de Flatbush. « La *Russie* ! Tu veux aller là où des gens se font tuer pour avoir mangé leurs propres céréales ? »

Elle ne se laissa pas démonter. « Ceux qui ont voyagé là-bas n'ont jamais raconté avoir vu une chose pareille. »

Il se tourna vers sa femme. « Jamais raconté ! Ils se font embobiner, Florie. Et toi aussi, tu es en train de te faire embobiner.

— Bien sûr, et les usines brûlent de la paille pour faire illusion, tant que tu y es.

— Tu me crois donc idiot au point de ne pas savoir quel monde perfide mon propre père a quitté ? Une jeune femme comme toi, mûre pour le recrutement...

— Personne ne m'a recrutée ! »

Mais son père avait les yeux fous d'un homme qui refuse de croire ce qu'on lui dit. « Allez, montre-moi ta carte du Parti !

— Je n'ai pas de carte ! hurla-t-elle, la voix brisée par les larmes. Pour l'amour du ciel, je ne suis pas communiste !

— Alors pourquoi, Florie ? Explique-moi *pourquoi*. Quelle mouche peut bien t'avoir piquée pour que tu veuilles quitter ta famille, ta maison, tous les gens qui t'aiment ? Et pour aller au bout du monde, avec ça ! »

Elle ne pouvait pas lui dire la vérité. Lui montrer la photographie de l'homme aux yeux noirs et aux pommettes d'Apache cachée au fond du tiroir de sa commode. Mieux valait encore qu'ils la prennent pour une communiste que pour une *nafka*. « Je ne pars pas pour toujours, papa ! dit-elle d'une voix enrouée à force de crier.

— Pour combien de temps, alors, dis-nous ?

— Je n'en sais rien. Un an, peut-être plus.

— Tu veux gâcher encore un an de ta vie.

— Je veux la *vivre*, ma vie.

— Eh bien vas-y ! J'en ai assez de toi, dit son père.

Puisses-tu ne jamais connaître le chagrin qui est le nôtre aujourd'hui. »

En dépit de leurs menaces, ses parents l'avaient accompagnée le jour du départ. Sa mère lui avait fait cadeau de son propre manteau de fourrure pour braver les neiges de l'hiver russe. Son père lui avait acheté une malle de voyage, qu'ils suivirent des yeux quand un membre de l'équipage la jeta dans la cale, où elle eut soudain la taille d'une boîte d'allumettes à côté du reste de la cargaison – caisses et tonneaux énormes, automobiles chromées, pianos droits. Son frère Sidney lui avait donné sa boussole de scout adorée, une Taylor, dont Florence plantait à présent les bords en biseau dans la chair tendre de son pouce avec un plaisir barbare. Elle ne l'avait trouvée dans son sac à main qu'après l'embarquement. Elle avait alors voulu descendre du bateau pour la rendre à Sidney, dont elle apercevait encore par moments les cheveux drus dans la foule agglomérée sur le quai, mais c'était trop tard : les passagers de troisième classe embarquaient, bloquant la passerelle de leurs ballots inconfortables – des Danois, des Polonais, des Allemands, engoncés dans leurs paletots d'hiver et leurs bottes en caoutchouc. Ils rentraient au pays chercher du travail, leur progéniture américaine dans leur sillage. Tandis qu'elle les observait monter à bord en traînant les pieds, Florence eut soudain l'impression de regarder un vieux film d'Ellis Island que la Grande Dépression projetterait à l'envers : des masses d'immigrants retournant sur le bateau, troupeau en marche arrière dans cet immense entrepôt humain sous les adieux de la statue de la Liberté.

Sa rêverie fut interrompue par une dispute sur le pont. Quelqu'un réclamait d'embarquer avec un incubateur plutôt que de l'abandonner dans la cale. Dans la mêlée, le cocorico rebelle d'un coq répondait au troisième sifflement du vapeur. Profitant de la clameur et du tumulte, un Polonais passait parmi les passagers en demandant l'aumône. Quand il vit cette grande et belle fille en tailleur cintré vert, il prit Florence pour une voyageuse aisée et se lança avec un fort accent dans un discours sur les indigents. Le laïus était inaudible dans le claquement des cordages et l'écho des bruits du port. Il sembla à Florence entendre son nom – la voix de son père, une hallucination fabriquée par les tourbillons du vent. Elle ouvrit son sac à main et tendit une pièce à l'homme.

Elle était prête pour le départ du bateau, mais voilà que la foule s'agitait de nouveau. Sur la passerelle, une jeune femme d'environ dix-huit ans avait fait tomber ses lunettes et les cherchait à tâtons autour d'elle, ne s'interrompant que pour se défendre rageusement contre ceux qu'elle empêchait d'avancer. Dans le plissement myope de ses yeux, Florence reconnut la bravade sauvage de celle qui a appris à faire de sa gêne un étendard. Une fille habituée à ne pas être à sa place. Florence était toutefois surtout frappée par son apparence physique. Cette jeune femme aurait pu être elle – plus jeune, plus petite et plus ronde, certes, mais avec comme un air de famille : le même teint pâle et des boucles à peine plus sombres mais tout aussi folles, que Florence, pour sa part, avait appris à discipliner avec peignes et défrisants. Un membre de l'équipage fut envoyé à sa rescousse et récupéra bientôt les lunettes entre les lattes de la passerelle. L'avertisseur sonné des hauteurs du navire noya une dernière fois le tumulte, les cheminées crachèrent leur fumée de

charbon, et les moteurs des remorqueurs se mirent en route. Imperceptiblement, le *Bremen* commença enfin à glisser à reculons dans l'Hudson.

Une nuée de mouettes aux ailes ourlées de noir tournoyait au-dessus du bateau tandis que celui-ci labourait l'eau et fendait les flots. Lentement, lentement, la foule sur la jetée reculait, et avec elle la famille de Florence. Seuls les oiseaux restaient à proximité. À la suite du *Bremen*, ils montaient et plongeaient dans un tunnel d'air qui semblait irrémédiablement propulser le bateau et tous ses passagers vers l'éclat sinistre de l'océan.

*

Le lendemain matin, il n'y avait aucun immeuble ni aucun arbre pour bloquer les rayons du soleil. L'air frais du large donna la chair de poule à Florence quand elle s'installa dans une chaise longue, à l'ombre d'un auvent de toile lâche. Elle chaussa ses lunettes de soleil rondes et tenta de se plonger dans un livre qu'elle avait pris pour le voyage : *Vertu rouge. Les rapports humains dans la nouvelle Russie*, d'Ella Winter. Le style de l'auteure rendait difficile de dépasser la page 2, sans compter qu'un autre rapport humain se disputait l'attention de Florence : sur le pont supérieur, en première classe, une longue femme aux grands airs, joues creuses et corps sec de lévrier, se promenait au bras d'un homme bien plus jeune et à la peau beaucoup plus sombre. Il avait les cheveux plaqués en arrière par de la gomina, comme Rudolph Valentino, et ne se départait pas d'une fière rigidité militaire, même lorsque sa compagne lui tapotait l'épaule et lui frôlait l'oreille de ses lèvres minces.

« Alors... qu'est-ce que tu en penses ? »

Florence tourna la tête : c'était la fille qu'elle avait aperçue la veille, ses lunettes d'écaille à présent fermement posées sur l'arête courte de son nez. Au sommet de ses cheveux bouclés, un béret en tricot penchait dangereusement.

« Je vous demande pardon ? »

— Ella Winter. Ton livre. Encore une Margaret Mead au rabais, si tu veux mon avis. »

Florence fronça les sourcils et jeta un œil à la couverture.

« Elle a dû être très déçue de constater que ses Russes n'étaient pas des sauvages illettrés comme les habitants des îles Samoa, reprit la fille sans autre forme d'introduction.

— Vous l'avez lu ? demanda Florence, méfiante.

— J'ai lu l'essai paru dans *The American* et ça m'a bien suffi. Ce magazine publie n'importe quel torchon pseudo-érudit, du moment que c'est la femme d'un des propriétaires qui le signe. Tu aimes, toi ? »

Ce n'était pas tant une question qu'un rejet anticipé de ses goûts, et ça ne méritait donc pas, décida Florence, qu'elle y réponde. À vrai dire, le livre était affreusement ennuyeux. Mais l'agressivité fougueuse de cette fille poussait Florence à le défendre. « Et *quid* de Dorothy Thompson – vous refusez également de la lire parce qu'elle est mariée à Sinclair Lewis ? »

— Mais la comparaison est absurde ! » La fille se laissa tomber sur la chaise voisine. « Thompson est la reine des journalistes. Winter n'est qu'une énième suffragette née vingt ans trop tard. »

Les yeux de la jeune femme – aussi bleus que les siens – brillaient d'une passion pour le débat que Florence trouvait d'autant plus agaçante qu'elle-même y avait jadis été passablement sujette. Elle se doutait qu'entamer une conversation avec cette créature la

ramènerait à une version d'elle-même qu'elle avait eu du mal à dépasser. Au lycée comme à l'université, Florence avait toujours eu de bonnes notes, tout en sentant bien, dans le fond, que l'admiration qu'elle avait pour ses enseignants n'était pas réciproque. Son professeur d'histoire l'avait un jour louée auprès de ses camarades comme étant le genre de fille « capable d'abattre un chêne avec une batte de base-ball ». Elle grimaçait intérieurement en pensant à quel point elle était restée sourde à l'ambiguïté du compliment.

« Une suffragette, pourquoi ? demanda-t-elle avec une nonchalance délibérée.

— La place d'une ouvrière est aux côtés des hommes de sa propre classe, pas des femmes des autres classes sociales. C'est du Marx élémentaire, mais encore aurait-il fallu qu'elle se donne la peine de le lire correctement.

— Et si vous, vous vous étiez donné la peine de la lire correctement, vous sauriez qu'elle souligne que, selon Marx, cela vaut uniquement pour les sociétés n'ayant pas encore éliminé le système de classes sociales. De toute façon ce n'est pas la dimension théorique de son livre qui m'intéresse.

— Je le savais ! Tu vas en Russie, comme moi. » La fille tendit vivement la main. « Essie Frank.

— Moi, c'est Florence Fein. »

En moins d'une minute, Florence fut assaillie par une volée de questions. En quelle classe voyageait-elle ? D'où venait-elle ? Quelle école avait-elle fréquentée ? Où logerait-elle en arrivant à Moscou ?

« L'hôtel Intourist ? » Essie eut l'air horrifié. « Ils vont te plumer. Ils surfacturent les étrangers. » Elle-même, bien sûr, logerait dans un dortoir de travailleurs et travailleuses à l'Institut des langues étrangères, où un poste l'attendait.

« Je ne compte rester à Moscou que le temps d'obtenir un billet pour Magnitogorsk », dit Florence sur un ton qu'elle espérait à la fois mystérieux et fermé à toute demande de précisions. Le *Bremen* faisait escale à Copenhague, Dantzig et Liepaja, et Florence n'avait encore rencontré personne qui, comme elle, comptait débarquer en Lettonie afin de prendre le train pour Moscou. À l'entendre, Essie avait mieux préparé son voyage qu'elle, emportant des photos d'identité supplémentaires ainsi que des objets à troquer ou donner. Pour Florence, une telle prévoyance semblait défier sa foi en l'avenir. « Magnitogorsk, tout là-bas vers les montagnes de l'Oural ! s'exclama Essie, impressionnée peut-être par son courage, ou au contraire sidérée par son imprudence. Pourquoi cette destination ? Une offre de travail ? »

Que répondre ? Florence elle-même n'était pas certaine de savoir après quel rêve elle courait : celui d'une humanité soviétique en général, ou celui d'un homme soviétique aux yeux noirs en particulier.

C'est alors qu'une clique de passagers de l'entrepont émergea à leur niveau. L'un d'eux fit signe à Essie.

« C'est votre groupe ? » demanda Florence.

Essie eut l'air gêné. « Non, non, je ne suis pas vraiment avec eux... » Elle s'était immiscée dans l'intimité de Florence mais semblait maintenant bien déterminée à protéger la sienne. « En fait, une place s'est libérée au dernier moment et j'ai pu récupérer un billet pour pas cher... Ils descendent tous à Dantzig.

— Ah. » Florence reporta son attention sur le couple de première classe. La femme-lévrier en pyjama de soie cabrait son long buste en se pâmant de rire, tandis que son amant à la peau mate, laval-lière autour du cou, lui tenait la taille comme pour

l'empêcher de se démettre le dos. « On dirait qu'ils posent pour des photos, remarqua Florence.

— Et c'est soi-disant la presse qu'ils fuient..., dit Essie de façon inattendue.

— Vous savez qui c'est ?

— Tout le monde le sait, sur le bateau. C'est Mary Woolford, la riche héritière, et ça, c'est son nouveau Jules, un joueur de polo argentin aux prouesses légendaires. Oh, n'aie pas l'air aussi choqué, il est bien trop basané pour être américain. C'est le mari *numero tres* de Madame. »

De fait, Florence était choquée, non par la peau cuivrée du nouvel époux, mais par la fine connaissance qu'avait Essie des ragots sur les passagers. « Regardez, elle vient encore de lui ajuster sa chemise.

— J'espère qu'elle ne va pas la tacher de gras après lui avoir touché les cheveux, lança malicieusement Essie.

— Beurk ! chantèrent-elles en chœur avant de manquer mourir de rire.

— Tu sais ce qu'on dit, reprit Essie. Jolie rosière de derrière, jument ridée de devant.

— C'est vrai qu'il aime les chevaux », dit Florence, et une deuxième crise d'hilarité terrassa les deux jeunes femmes au visage écarlate. Essie retira ses lunettes et s'essuya les yeux, tandis que Florence luttait contre la sensation irrépressible qu'elle était en passe d'être conquise par cette fille aux fossettes comme creusées à la vrille.

« Ne regarde pas, dit Essie en agrippant le poignet de Florence, mais il y a deux étudiants qui se radinent. »

Florence jeta un bref coup d'œil derrière elle et reconnut deux jeunes gens en pull torsadé qui se promenaient sur le pont depuis le petit-déjeuner. « Des

lycéens, plutôt », dit-elle avant d'allonger les jambes pour profiter de quelques précieux centimètres de soleil supplémentaires, donnant par la même occasion aux garçons tout loisir de la relâcher. Les deux jeunes gens se consultèrent à voix basse avant d'approcher.

« On ne veut pas vous interrompre, les filles, dit le plus petit, qui avait un visage enjoué et de grandes oreilles. Mais mon ami était persuadé que vous étiez Norma Shearer. »

Ce n'était pas la première fois qu'un garçon faisait la comparaison entre l'actrice canadienne et elle. Les bons jours, Florence arrivait à voir la ressemblance dans le miroir : le bleu-gris de ses yeux profondément sertis, le profil aquilin que les gens qualifiaient de « royal », des traits qui hésitaient entre innocence et arrogance. « Je veux bien être Al Jolson si ça te fait plaisir, mon chou, dit-elle, du moment que tu as une Lucky. On est à court de cibiches, comme tu vois. » Enhardie par l'air marin, elle pouvait passer pour une séductrice chevronnée à qui on ne la fait pas.

Le jeune homme retourna ses poches. « Désolée, miss Shearer, pas de clope avant les tournois, ordre du coach. Mais on peut aller vous chercher des dromadaires au restaurant... »

Et c'est ce qu'ils firent. Ils s'appelaient Jack et Brian, et ils allaient en Allemagne avec le New Haven Tennis Club, à l'invitation de l'équipe de Rot-Weiss. Florence ouvrit le paquet de Camel du bout de l'ongle et en donna une à Essie.

« En Russie ! Ça, c'est un vrai saut dans l'inconnu ! s'écria Brian quand elles l'informèrent de leur destination. Vous allez construire le Paradis Rouge ?

— Exactement », répondit Essie très sérieusement.

Les garçons lui adressèrent un sourire incertain et revinrent à Florence. Chaque fois qu'Essie ouvrait la

bouche, elle se révélait manifestement incapable de dire quoi que ce soit qui puisse intéresser un homme, remarqua Florence. Les garçons durent bientôt aller s'entraîner (quelque part dans le labyrinthe du bateau se trouvait un authentique court de tennis), mais ils demandèrent aux deux jeunes femmes si elles accepteraient de retrouver l'équipe pour un verre après le dîner. « Si nous ne sommes pas déjà au lit », répliqua Florence en les saluant de la main, une cigarette entre les doigts.

*

Ce soir-là, après la seconde cloche du dîner, Florence retrouva Essie dans le couloir devant la porte du salon Kronprinz. Elle avisa la jupe d'Essie, puis ses chaussures, et lâcha : « Suis-moi. »

Assise sur la couchette du bas dans la cabine de Florence, Essie regardait autour d'elle avec une jalousie non dissimulée. « Tu as tout cet espace pour toi ?

— Ils sont rarement complets en deuxième classe. Tu chausse du combien ?

— Trente-sept et demi. Nous, on doit s'entasser à huit dans une boîte de sardines, sauf qu'en fait on est neuf parce qu'il y a aussi un enfant de quatre ans. Les autres sont des sociaux-démocrates qui débattent en polonais toute la nuit, donc pas moyen de fermer l'œil.

— Je n'ai que du quarante. Il faudra les rembourrer. Tiens, essaie ça pour voir si c'est ta taille. » Florence lui lança une robe à grandes manches de kimono.

« Qu'est-ce qu'elles ont, mes chaussures ?

— Rien, si tu te fiches de distinguer la droite de la gauche. Les bouts sont tellement carrés. » Elle plissa

les yeux en regardant la robe : « On va devoir cintrer la taille. » Encore qu'Essie n'eût pas de taille à proprement parler.

« Le problème, c'est mes cheveux, répondit la jeune femme d'un air abattu. Tout ce sel dans l'air, ça me fait un vrai nid d'oiseau. Si j'avais tes boucles...

— Il ne tient qu'à toi. Il suffit de les enrouler autour d'une paire de ciseaux chauffés. Je te montrerai une autre fois. Là, on est en retard. »

Une demi-douzaine de joueurs de New Haven étaient rassemblés autour d'une table haute près du bar. Il se dégageait de leur groupe un air de bonne santé presque menaçant. L'arrivée d'Essie et Florence ne suscita aucun intérêt, si ce n'est chez Brian qui installa gaiement deux chaises supplémentaires. « Deux Joe Rickey par ici. » Il tapota son verre : « Ils prétendent être à court de gin, alors on se console au bourbon.

— *Trois Rickey*, corrigea un grand type aux joues roses à côté de Florence.

— Avec ce que tu as bu, il y aurait de quoi lessiver les ponts, Kip », remarqua quelqu'un. Pas convaincu, ledit Kip fit signe du doigt au serveur.

« Je vais vous dire une chose, la coupe Davis a pris trop d'ampleur. » C'était un certain Leslie qui parlait. « Tu n'entends même plus l'arbitre dire ton nom. C'est "avantage, États-Unis", ou "France : quatre, Angleterre : deux". Le destin du pays tout entier pèse sur tes épaules, bon sang. »

Florence, pour qui tout cela était très obscur, fut bien contente lorsque Brian demanda si vraiment elles allaient en Russie. « Pourquoi, on n'en a pas l'air ? »

Kip leur jeta un regard blasé et dit : « Les mangeurs de grenouilles n'ont pas l'air de se mettre la pression.

— Contrairement aux Allemands, crois-moi, dit Leslie. Sans compter que Hitler les bassine avec leur supériorité physique.

— Tant qu'ils ont von Cramm, ils peuvent encore gagner la Coupe. Il suffit d'un champion.

— C'est lequel, von Cramm ? » demanda Essie, prenant la conversation en route. Mais les hommes poursuivirent.

« Si von Cramm joue.

— Pourquoi est-ce qu'il ne jouerait pas ?

— Lui et le père Adolf ne sont pas vraiment copains. L'an dernier il a traité Herr Führer de peintre en bâtiment.

— Il paraît que Ribbentrop essayait de l'enrôler chez les nazis et que von Cramm lui a dit d'aller se faire cuire un œuf.

— Trop aristo pour eux, hein ?

— Non, il leur en veut d'avoir viré son copain Daniel Prenn de l'équipe. »

Florence vit le regard d'Essie s'éclairer d'une compréhension orageuse. « C'est révoltant, dit-elle, la façon dont ils ont exclu les athlètes juifs.

— Ils se tirent une balle dans le pied en se privant de Prenn, dit Brian.

— C'est un bon joueur, admit Kip, mais personne n'est irremplaçable. »

Florence réfléchissait à une réplique appropriée quand Essie la devança : « Je trouve inconcevable qu'on laisse l'Allemagne organiser les Jeux olympiques alors qu'ils expulsent les sportifs juifs...

— Parfaitement *inconcevable* ! imita cruellement Kip. Prenn peut aller jouer ailleurs si ça ne lui plaît pas.

— Les Rosbifs vont s'empresse de le récupérer.

— Ou les Russkoffs. C'est un des leurs, non ?